



Lectures
Les comptes rendus

Yann Potin, Jean-François Sirinelli (dir.),
*Génération*s* historiennes*

Romain Lebailly



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/40137>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Romain Lebailly, « Yann Potin, Jean-François Sirinelli (dir.), *Génération*s* historiennes* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2020, mis en ligne le 13 janvier 2020, consulté le 13 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/40137>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2020.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Yann Potin, Jean-François Sirinelli (dir.), *Généralions historiennes*

Romain Lebailly

- 1 Aussi étonnant que cela puisse sembler au non-initié, l'historiographie est un champ particulièrement dynamique de la connaissance historique, et a connu de multiples évolutions depuis les années 1990¹. Cette évolution est notamment passée par une remise en cause du concept d'« école historique », auquel on a reproché d'écraser la diversité des parcours et de faire primer les affiliations intellectuelles sur le social et le politique. Néanmoins, depuis cette remise en cause, il n'existe plus de clé de compréhension aussi englobante dans le domaine. L'ouvrage collectif dirigé par Yann Potin et Jean-François Sirinelli propose en quelque sorte une piste nouvelle : analyser l'histoire de l'histoire à travers le concept de génération.
- 2 La cinquantaine de contributions de cet ouvrage s'appuie sur les travaux de Lucien Febvre² ou Pierre Nora³ ainsi que sur les précédents travaux de Jean-François Sirinelli lui-même⁴. En effet, si le concept de génération n'est évidemment pas nouveau, l'originalité de la démarche tient au fait qu'il est ici mis au service d'une expérimentation : « tenter l'aventure d'une histoire des historiennes et historiens, par généralions » (p. 7). Il s'agit de faire un pas de côté et d'analyser autrement l'historiographie, depuis le XIX^e siècle et la constitution d'un milieu d'historiens professionnels, en mesurant les effets de génération sur le monde historien ; l'approche est donc pleinement celle d'une histoire sociale et culturelle, à rebours d'une histoire de la seule pensée historique.
- 3 Les auteurs évoquent d'emblée les limites évidentes du concept : questionner les effets de génération n'implique pas d'oublier que les parcours individuels sont tributaires de multiples autres facteurs, comme le tempo et la durée des carrières et bien sûr les contingences historiques, dont la force peut être plus grande que celle de la génération. Plutôt qu'une nouvelle explication d'ensemble, l'analyse par génération est ici un questionnement. Il s'agit d'analyser le « statut incertain de "la" génération ». Cette incertitude se ressent dans le refus de donner une définition définitive du concept, afin de laisser ce soin à chaque contributeur, qui l'adapte ainsi aux faits qu'il dépeint. Le

résultat est donc une polyphonie assumée, un dialogue, en tout cas un travail en cours plutôt qu'une synthèse.

- 4 Dans une première partie, les contributeurs ont été invités, tels des géologues, à reconstituer l'empilement de strates sédimentaires que forment les générations historiques du passé. Le cadre chronologique est fixé *a priori* (des historiens nés durant la Révolution et l'Empire aux *baby-boomers*) afin d'obtenir une stratigraphie homogène : les générations s'étendent sur dix ou quinze ans, de façon contrainte. Les contributeurs en livrent une biographie collective, des historiens les plus connus aux plus oubliés, afin de comprendre si ces cohortes peuvent être qualifiées de générations, et pourquoi.
- 5 Dès les premières pages, on comprend ce que peut éclairer ce concept : mettre en valeur le fait que les historiens nés en pleine ferveur révolutionnaire n'ont guère connu d'enseignement structuré de l'histoire et ont dû progresser en autodidactes permet de saisir la force des contingences générationnelles sur les parcours individuels et de cohorte. Au-delà des effets de génération, les trajectoires générationnelles sont parfois éclairantes : certaines secouent vigoureusement leurs aînés (les plus remuantes de ce côté étant certainement la « génération Febvre » et la « génération Bloch », qui ont l'originalité de se penser comme des générations jumelles aux trajectoires parallèles et dotées d'un fort sentiment générationnel, à défaut d'être tout à fait uniformes). D'autres s'installent paisiblement dans la continuité de leurs pères (comme la génération née entre 1911 et 1920, immédiatement postérieure à celles de Febvre et de Bloch). D'autres générations apparaissent profondément divisées, comme la génération 1921-1930, qui fait carrière pendant la guerre froide, largement scindée selon le rapport au communisme.
- 6 Les conclusions quant à la pertinence du concept sont diverses. Parfois, les contributeurs estiment que la génération qu'ils ont étudié n'existe pas, car trop disparate, préférant mettre l'accent sur l'histoire en mouvement. Plus souvent, ils se rejoignent pour dire que si, fracturée par l'histoire et les controverses, la génération n'est jamais une entité unifiée, elle est tout de même plus qu'une cohorte de naissance, car elle est forgée par des contingences propres à sa trajectoire à travers l'histoire : on comprend ainsi ce qu'éclaire le concept de génération et ce qu'il laisse dans l'ombre.
- 7 Le chapitre sur les *baby-boomers* fait la transition vers la deuxième partie : Jean-François Sirinelli y propose à la fois une trajectoire de cette génération actuellement en passe de terminer sa carrière, et un témoignage sur son propre parcours au sein de celle-ci, passant en quelque sorte d'une prétention à l'objectivité à une subjectivité assumée qui caractérise la seconde partie. Le postulat de celle-ci est en effet celui de l'impossibilité de dessiner une montée en généralités pour des générations « vivantes », encore actives dans la communauté historique. Les contributeurs ont donc été appelés à documenter leurs propres trajectoires, sur le mode de l'ego-histoire, et à analyser la place de l'enjeu générationnel dans celles-ci.
- 8 Les historiens sollicités, pour la plupart issus des institutions les plus prestigieuses (ce qui constitue une limite de la démarche), s'interrogent donc sur leur génération ; ils constatent ou réfutent ses effets, le plus souvent en employant la très inhabituelle première personne du singulier. Ils montrent en général une volonté de sortir de la seule ego-histoire intellectuelle, en faisant écho à tout ce qui constitue la vie de l'historien en-dehors de sa profession, et est aussi constitutif de sa génération : c'est le cas d'Antoine Lilti, qui propose une égo-histoire où l'influence de Bourdieu ou du

cultural turn croise celle des événements de la place Tiananmen et des Nuls. L'anecdote personnelle a une place de choix mais n'est jamais centrale : elle ouvre de façon souvent pertinente un champ de compréhension du passé. Claude Gauvard relate ainsi l'épisode d'un séminaire qui la fascinait, dans lequel elle n'osait prendre la parole face à son directeur de thèse réputé misogyne. Cela aide à saisir l'évolution des sociabilités historiennes par le menu. On arrive au fil des pages à esquisser ce qui peut ressembler à des traits générationnels, mais les individualités subsistent et sont mises en avant. Parfois, trancher ce qui tient de l'un et ce qui tient de l'autre s'avère complexe.

- 9 Sur le fond, sauf exception (Bibia Pavard et sa conscience d'appartenir à une génération féministe particulière), les contributeurs ne concluent pas à une empreinte générationnelle décisive, mais à des influences plus ou moins fortes. Dans de rares cas, les contributeurs tentent d'établir la trajectoire de leur génération avec un « nous » (Philippe Artières) qui tranche avec le reste des propositions. Les contributeurs qui rendent compte des débats agitant les communautés d'étudiants puis de chercheurs dans lesquels ils étaient partie prenante sont parmi ceux qui donnent le plus de substance au concept de génération (Anita Guerreau-Jalabert).
- 10 La troisième partie révèle moins de surprises mais regorge de précisions : les auteurs y explorent des lieux historiographiques précis, tels que les quatre grandes périodes, quelques thèmes majeurs, ou encore le rapport aux autres sciences humaines ou la place de l'histoire dans la cité.
- 11 Les générations sont ici à géométrie variable, selon le domaine concerné, s'étendant parfois sur une longue portion de siècle ou se succédant à la faveur d'évolutions rapides. L'analyse par génération éclaire très bien certains domaines, tandis qu'elle apparaît moins pertinente à d'autres époques. Parfois, la périodisation choisie se calque sur une chronologie relativement classique, signe que l'approche par génération n'apporte pas toujours une plus-value. Se distingue le chapitre sur la Révolution, où la génération vient questionner le découpage canonique de l'historiographie et éclairer, au-delà, la réalité des relations maître-disciple dans ce champ particulier.
- 12 En définitive, l'ouvrage permet de se rendre compte des différences d'appréciation des événements historiques et des évolutions historiographiques selon la génération à laquelle appartiennent les historiens. Un exemple particulièrement probant est la référence à *l'Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos (1898), qui revient régulièrement tout au long du livre : on perçoit d'abord l'aboutissement que constitue cet ouvrage pour une génération mature, autant que le frétillement concomitant de leurs jeunes collègues, alors en formation, de tenir ce guide entre leurs mains. Plus loin, le lecteur saisit la jubilation de la première génération des *Annales*, entrée dans la communauté historienne après sa publication, de déboulonner ce qu'ils perçoivent comme une vieille idole positiviste. Longtemps méprisée, l'œuvre est revalorisée par des historiens bien plus récents, à distance des controverses des générations passées (Boucheron, Prost).
- 13 Finalement, dans tout l'ouvrage, rares sont les cas d'étude où l'empreinte des effets de génération est incontournable, mais rares sont aussi ceux où elle est inexistante. Pleinement conscients des limites de la notion de génération, les auteurs défendent un concept qui a le mérite de questionner l'historiographie sous un angle original et d'apporter, sous différents aspects, une compréhension meilleure des parcours historiens. C'est certainement là le mérite essentiel de cette nouvelle tentative de dissection de l'arbre généalogique des historiens.

NOTES

1. Voir la synthèse qui fait figure de référence depuis une dizaine d'années : Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2 vol., 2010.
 2. Lucien Febvre, « Générations », supplément *Revue de synthèse historique*, vol. 21, n° 139-141, 1929, p. 37-43.
 3. Pierre Nora, « La génération », in Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, T. III Les France, 1, Conflits et partages*, Paris, Gallimard, 1992, p. 931-971.
 4. Jean-François Sirinelli (dir.), « Générations intellectuelles », *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 6, novembre 1987.
-

AUTEUR

ROMAIN LEBAILLY

Agrégé d'histoire, doctorant en histoire contemporaine à l'université Grenoble-Alpes et à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne.